

Petits lutins (O) page qui, elle aussi, sacrifie à un idéal touchant mais un peu périmé. Encore une fois, ce sont là des objets de vitrine qui ne manqueront pas d'intéresser les collectionneurs de curiosités.

L'heure est décidément favorable aux rétrospections. C'est une heureuse idée que d'avoir fixé sur la cire la charmante *Marche funèbre d'une Marionnette* de Gounod (C) jadis célèbre et un peu oubliée aujourd'hui. Le "Square Céleste Octet" nous en donne une agréable interprétation, légère et spirituelle à souhait. Mais le même groupe est moins heureux dans sa traduction de l'*Aria* de Bach où le timbre des cordes est altéré par l'enregistrement.

Si vous avez la nostalgie des concerts militaires donnés les dimanches d'été sous les ormes du mail d'une paisible sous-préfecture, placez sur votre plateau le disque qui contient *Carte postale* (O) et *Perruche et Perroquet* (O), deux pièces caractéristiques exécutées par l'orchestre Odéon Military sous la direction de M. Blémant. Ces deux réalisations sont de véritables paysage. D'un seul coup, nous voyons surgir le kiosque municipal, la pousière d'or qui flotte dans le soleil, les citadins endimanchés qui se promènent lentement le chef de musique en gants blancs et les cuivres bien astiqués des virtuoses de la caserne voisine. Lumières, parfums, vent tiède de cris d'enfants... tout tourne voluptueusement dans cette mazurka démodée, mais si sûre d'elle-même et dans cette pseudo-scottisch qui entraîne dans sa calme giration toute une chaîne d'associations d'images et d'idées.

Dans le même ordre d'idées, vous trouverez deux exécutions de la musique du 46^e d'infanterie : *La Sidi Brahim* (O) et *Le Caïd* (O) d'une fidélité louable, mais moins fortement créatrices d'atmosphère de plein air que le disque précédent qui, pourtant, a été enregistré dans la salle des Concerts du Conservatoire.

Instruments divers

Le disque ne remporte pas seulement des victoires sur le temps : il triomphe aussi de l'espace. Dans cet

ordre d'idées, il accomplit vraiment des miracles.

Prenez, par exemple, dans les nouveautés de ce mois, deux disques d'orgue : celui que Commette a enregistré sous les voûtes de la cathédrale de Saint-Jean, à Lyon, et celui que Louis Vierne a gravé dans la nef grandiose de Notre-Dame de Paris. Le premier contient la *Toccata* en la bémol majeur de F. de la Tombelle (C) et le second, le *Prélude* et la *Fugue* en ré mineur de Bach (O). Inutile de dire que ces deux maîtres de l'orgue nous donnent des exécutions parfaites dans un style remarquable. Mais ce qui est frappant, c'est de pouvoir construire à son gré dans son cabinet de travail où dans son salon les prestigieux décors des deux basiliques. Vous édifiez alternativement les deux nefs sonores qui présentent acoustiquement des caractères très différents. En passant d'un disque à l'autre, vous franchissez d'un bond 500 kilomètres. Devant vos yeux se dressent

les piliers et luisent les verrières des deux sanctuaires, accroupis, l'un au bord de la Seine, l'autre sur les rives de la Saône. Les orgues de Commette nous donnent une exécution plus précise, plus nette et plus incisive ; celles de Vierne grondent avec plus d'ampleur et de noblesse et déchaînent dans la nef un torrent de sonorités qui déferlent sous les voûtes, en éveillant de longs échos dans l'auguste vaisseau de pierre.

Polydor



LUD. GLUSKIN ET SON ORCHESTRE

vous avez soin de donner à ce disque une interprétation électro-magnétique, qui convient toujours admirablement à tous les enregistrements d'orgue, puisque l'amplification et le haut-parleur ont une tendance naturelle à prêter à toutes ces sonorités une couleur « organistique ». Sans doute le caractère des deux morceaux augmente encore ce contraste, mais une oreille attentive distinguera immédiatement les deux atmosphères, et ne commettra pas d'erreur géographique en se laissant guider par l'oreille dans ce foudroyant voyage en vol plané.

Les pianistes semblent en ce moment se reposer, comme les musiciens d'orchestre, mis en vacances par leur syndicat. Les prouesses des « as » du clavier sont rares dans les catalogues. Signalons cependant un très brillant enregistrement d'Arthur Rubinstein. Ce sont deux pièces d'Albeniz, *Navarra* (Gr) et *Sévilla* (Gr). Ces deux faces de disque, électrifées, ont une très belle sonorité et donnent, à distance, l'illusion

absolue de la présence du pianiste dans la pièce voisine ; les deux pages, d'ailleurs, sont pittoresques et colorées à souhait.

De son côté, Mlle Eliane Zurfluh-Tenroc, soliste des concerts Lamoureux et Pasedeloup, a fort bien réussi deux difficiles enregistrements de Maurice Ravel, extraits des *Miroirs*. L'un est la délicieuse et nostalgique *Vallée des Cloches* (Gr), l'autre fait chanter la mélodie perlée et liquide des *Oiseaux tristes* (Gr). Pour ses débuts au studio, Mlle Zurfluh a trouvé du premier coup une qualité de sonorité fort agréable avec des résonances moelleuses au cours desquelles les sons s'évanouissent discrètement sans tomber brutalement en syncope, comme cela arrive trop souvent. C'est là, pour la technique moderne de l'écriture du piano, une très heureuse indication.

Enfin, M. Gourevitch nous a donné la *Valse* op. 69 n° 1 de Chopin (P) et l'*Étude* op. n° 12 de Scriabine (P). On connaît les qualités phonogéniques très solides de cet excellent interprète, qui, sauf dans ses interprétations de Debussy, nous a toujours offert des traductions très fidèles de ses textes. La netteté de son mécanisme et la précision de son articulation ne vont pas aujourd'hui sans quelque sécheresse dans une exécution au diaphragme ; mais, dans un instrument électrique, on retrouve la sonorité exacte du sympathique virtuose. Ce qui prouve qu'il ne faut jamais juger sans appel un artiste d'après une gravure sur cire. Le disque absorbe tout, mais ne livre pas toujours instantanément ses secrets à n'importe quel appareil. Il faut souvent le solliciter avec plus d'insistance et le soumettre à une inquisition « fluïdique » pour l'obliger à nous dire toute la vérité.

■

Nous avons souvent loué le magnifique talent de M. Viard, défenseur autorisé du bel instrument qu'est le saxophone ; tous les connaisseurs ont dans leur discothèque, sa *Berceuse* de Fauré (P). Aujourd'hui, ils lui doivent une exécution d'un très vif intérêt historique. Grâce à lui nous pouvons étudier de près la *Rapsodie pour orchestre et saxophone* de Debussy (Gr), œuvre extrêmement attachante, mais trop rarement exécutée. Il est assez émouvant de voir l'auteur de *Pelléas* aux prises avec un instrument aussi mystérieux et aussi gonflé de possibilités étranges que celui-ci. Debussy ne pouvait pas, évidemment, deviner l'avenir prodigieux qui attendait ce timbre rauque et poignant qu'allaient nous révéler les virtuoses du jazz. Pourtant, voyez comme il pressent ce mystère. Il a compris immédiatement tout ce qu'il y avait de souffrance étouffée et de sanglots refoulés dans cette voix pathétique. Dès le début, Debussy fait du saxophone le frère douloureux du cor anglais de *Tristan*. Il lui arrache des plaintes humaines d'une extraordinaire profondeur. Mais il a pressenti également, sinon sa cocasserie clownesque, du moins son étonnante velubilité.

Tout cela est indiqué d'une main légère, mais la touche est très nette. Au point de vue psychologique, cette œuvre est aussi intéressante qu'au point de vue musical. Elle nous apporte, une fois de plus, le témoignage de l'habileté orchestrale du musicien des *Nocturnes*, qui a incorporé dans notre orchestre

classique ce timbre si neuf, en le présentant avec une dextérité qui fera l'admiration de tous les techniciens.

Deux autres virtuoses des instruments à vent nous donnent également aujourd'hui des exécutions remarquables, mais sur des textes présentant, évidemment, beaucoup moins d'intérêt au point de vue strictement musical. D'un côté, M. Perrier, professeur de clarinette au Conservatoire, a enregistré une éblouissante fantaisie sur *Rigoletto* (C), qui débute par un trait, qui, au point de vue technique, est un enchantement. De l'autre, M. Vignal, également professeur à notre Conservatoire, nous a donné deux morceaux de cornet à pistons avec accompagnement d'orchestre : une mazurka de concert : *La Préférée* (O), et une polka à deux pistons intitulée *Merle et Pinson* (O), où l'éminent artiste gazouille en compagnie de M. Meriguet, soliste des concerts Lamoureux. Ces deux fantaisies sont enlevées avec la maîtrise que vous devinez. Mais bien qu'un artiste comme Vignal arrive à enlever au cornet à pistons sa vulgarité légendaire, on aimerait l'entendre maintenant dans des œuvres écrites pour la trompette d'orchestre, bel instrument qu'il manie avec la même autorité splendide que s'il devait remplir plus tard la fonction de héraut du Jugement Dernier dans la vallée de Josaphat.

L'orchestre à plectres de Paris, dirigé par M. Charles Feret, est arrivé à une cohésion et à une discipline qui lui permettent de s'attaquer à un répertoire d'une heureuse tenue. Nous l'entendons aujourd'hui dans la cinquième et la sixième *Danse Hongroise* de Brahms (C), dans la *Gavotte d'Armide* de Glück (C) et dans le *Moment Musical* de Schubert (C).

De son côté, M. Mario Maccaferri, guitariste éminent, a gravé avec une discrétion, peut-être excessive, la *Cinquième Danse* de Granados (C), et une *Courante* de Bach (C). On lui doit également une *Fantaisie* de Mertz (C) qui intéressera surtout les spécialistes.

■

Le chapitre de la diction tient de plus en plus de place dans les catalogues de nos éditeurs. C'est un excellent symptôme auquel il faut applaudir, car il y a là un répertoire dont l'utilité éducative et sociale n'est pas à démontrer. Mais on doit dire qu'ici, la quantité seule est en hausse, alors que la qualité demeure stationnaire.

Sauf quelques artistes particulièrement bien doués, la plupart des interprètes perdent devant le microphone une bonne partie de leurs qualités.

Signalons pourtant comme une réalisation intéressante deux fragments de *Gringoire* (O), l'un contenant la « Ballade des pauvres gens » et l'autre la « Ballade du pendu ». M. Georges Berr interprète ces deux pages avec une émotion et une tendresse douloureuse qui feront frissonner tous les cœurs sensibles. Ces deux extraits d'une œuvre admirable dont le rayonnement ne dépassait pas la place du Théâtre Français, vont maintenant, grâce au disque, diffuser dans toute la France la gloire de notre grand Banville.

M. Roger Monteaux nous présente le *Barrage* d'Edmond Rostand (O) et les touchantes *Petites*

bleues de Gabriel Nigond, deux pages de pitié qui humecteront bien des paupières.

Un autre artiste de la Comédie Française, M. Roger Gaillard, ayant enveloppé sa voix dans les volutes

Polydor



GELLIN ET BORGSTROEM

d'un orgue de salon, a interprété avec adresse le *Retour du Marin* de Mme Delarue-Mardrus (Pol) et les *Cloches* de Rodenbach (Pol); on voit que le niveau littéraire des disques s'élève rapidement.

Le disque parlé a eu, ce mois-ci, une ambition encore plus haute. Il a voulu fixer et condenser l'émotion profonde d'une minute historique inoubliable. Sous le titre de *Page d'histoire* (C), on a enregistré un texte du président de l'Association des aveugles de guerre, M. Scapini, député de Paris, qui, en termes simples, nous décrit l'instinct pathétique de l'armistice. Puis, pour donner un relief plus saisissant à cette évocation, on a fait venir devant le microphone M. Sellier, le clairon de l'armistice, qui exécuta, comme il le fit le 11 Novembre 1918, la sonnerie « Cessez le feu ». On entend résonner les notes libératrices reprises par des clairons lointains qui s'en vont, en écho, porter la bonne nouvelle dans la France entière. On voit dans quel domaine nouveau le disque peut ainsi évoluer, et quelles belles conquêtes il va réaliser dans le domaine des grandes émotions nationales et internationales.

Dans un genre moins relevé, nous trouvons deux pittoresques réalisations du chansonnier Jack, représentant le cabaret du « Lapin à Gill ». Il nous donne avec la grandiloquence un peu spéciale qui caractérise le genre : *La Vieille Église* (Pol) et *Dans le Chemin creux* (Pol), deux poèmes accompagnés à la harpe par Mlle Yette Edy. Nous entendons dans les mêmes conditions le *Patois de chez nous* (Pol) et les *Inquiets* (Pol). Cette incursion dans l'art des cabarets montmartrois ne doit pas se borner là. Il y a, dans ce répertoire pittoresque, d'excellentes choses à fixer dans le disque.

M. Gesky, de l'Empire, qui s'intitule « diseur avec orchestre » se présente en réalité comme chanteur de café concert. Il interprète avec un relief particulier et dans une sonorité d'ensemble excellente *Together* (Gr) et *Une Petite femme dans un grand lit* (Gr). Ce ne sont pas là deux chefs-d'œuvre d'esprit ni de musique, mais ce sont deux enregistrements dont la technique est remarquable.

Enfin, nous retrouvons Constantin-le-Rieur qui fait retentir des éclats de son hilarité le studio de Gramophone et celui d'Odéon en donnant au premier la *Poule aux canetons* (Gr) et au second les *Gaz hilarants* (O).

Mais une sérieuse concurrence lui est faite par l'excellent Bach, qui, en compagnie d'Henry Laverne, l'as-des-as au point de vue diction dans le domaine du micro, adopte la même formule. Son *Baptême des Oiseaux* (O) est, au point de vue matériel, extrêmement réussi, ainsi que la scène comique intitulée *Chez le Docteur* (O). Mais, ici, ce n'est pas la technique mécanique, c'est la qualité artistique qui réclame des améliorations indispensables.

Il nous faut répéter une fois encore ce que nous avons dit les mois précédents à propos de la production du jazz et de la musique de danse. L'énorme accumulation des fox-trot et des tangos ne nous apporte plus aucun élément de nouveauté et d'originalité. Ce fut jadis la cellule la plus vivante de l'art phonographique : c'en est aujourd'hui la plus desséchée et la plus épuisée. Toutes ces productions sont interchangeable et on se demande même si, d'ici quelque temps, il ne suffira pas à un ingénieur adroit de reprendre ça et là, dans d'anciens disques, des fragments de sillons et de les graver bout à bout, pour obtenir mécaniquement sans le secours d'un orchestre, des échantillons nouveaux de cette marchandise banalisée que consomment aujourd'hui nos dancings publics et privés.

C'est à grand peine que l'on peut, dans ce fatras, signaler quelques efforts intéressants. Notons au passage, parmi les réalisations bien équilibrées et agréables à l'oreille, la valse *Marika* (C), exécutée par le Debroy Somers Band, le fox-trot *My Silver Tree* de Lud Gluskin et de l'Orchestre Ambassador (Pol), *S'possin'* (C) où Paul Whiteman retrouve un instant son ingéniosité et son goût, *My Sin* (Gr) qui permet à Jack Hylton de nous prouver qu'il n'a rien perdu de ses qualités anciennes. Et il nous confirme dans cette impression en nous donnant *Sleep Baby Sleep* (Gr) qui est aussi réalisé avec goût.

N'oublions pas également deux réalisations sud-américaines de l'Orchestre Lucchesi où le souvenir de l'Espagne crée une ambiance d'un relief et d'une chaleur inaccoutumés. Les quatre paso doble *Tierra Hispana* (C), la *Flore Espanola* (C), *Las Majas* (C) et *Gracia y Sal* (C) ont un accent, une nervosité et une vigueur fort sympathiques. Le seul souvenir de l'ardeur ibérique suffit à galvaniser ceux qui veulent la décrire !

ÉMILE VUILLERMOZ.

Les disques de chant

L'Heure espagnole de Ravel (C) s'inscrit aujourd'hui sur la liste encore restreinte des œuvres du théâtre lyrique intégralement enregistrées. Après *Carmen* (C et Gr), *Manon* (C), et *La Bohème* (C), on pouvait s'attendre à voir paraître un *Faust* ou un *Mignon* en vingt disques, destinés à perpétuer